

COMMUNE DE



VANDŒUVRES

Cahiers *de* Vandœuvres

La mairie, les pompiers, la voirie



et quelques petits métiers

Texte de J.-C. Mayor

N° 4 - Décembre 1994

La mairie, les pompiers, la voirie et quelques petits métiers

ENTRONS PAR LA BELLE VIEILLE PORTE

NOUS avons déjà parlé de beaucoup de choses et évoqué de nombreux souvenirs. L'école a occupé la première place – et le premier cahier, comme il se doit – suivie par la campagne, les arbres, les bêtes, l'essentiel de notre décor quotidien.

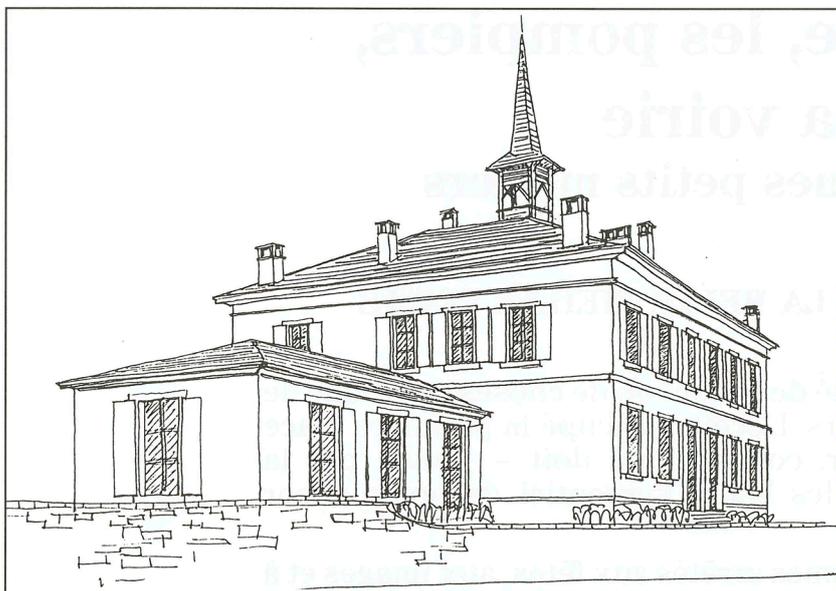
Cela dit, nous nous sommes arrêtés aux fêtes, aux images et à la musique, parce que nous avons bien droit à un moment de détente. Et maintenant, dans ce cahier, nous allons pour commencer nous rendre à la mairie. Non, pas à la mairie d'aujourd'hui, cette belle maison de maître entourée d'un parc ouvert à tous. Mais à celle de jadis, modeste, au premier étage de l'ancienne école. Chacun se souvient de ces locaux où parvenait le brouhaha des classes et, à l'heure de la récréation, les cris des enfants.

Ruth Piguet y a passé un nombre d'heures considérable. Elle nous explique :

– On entrait par la belle vieille porte de l'école, on montait au premier étage. Là, il y avait deux pièces. La première était assez grande, c'est là que se tenaient le maire, les adjoints, le secrétaire de mairie et la secrétaire. La seconde, à côté, était plus petite, c'était un petit bureau où se retirait le secrétaire pour faire ses comptes un peu tranquillement.

Voilà pour la disposition des lieux et des gens. Mais Ruth Piguet se souvient aussi de l'atmosphère :

– Tout se passait un peu en famille. Nous étions là tous ensemble, et il y a eu de bons moments. J'ai quitté la mairie en prenant ma retraite en 1982, mais j'ai encore eu la chance d'assister à l'inauguration de la nouvelle mairie et de son parc superbe.



*L'ancienne Mairie
ainsi que l'ancienne
école*

Pour Ruth Piguet, la mairie, c'est presque une histoire de famille :

– Ma belle-mère, mère de mon mari, a été secrétaire de Paul Susz, élu maire en 1955. Dès 1959, j'ai commencé à la remplacer, parce qu'elle montait souvent à son chalet. Durant une dizaine d'années, j'ai ainsi travaillé le mardi et le vendredi de 4 à 7 heures, l'après-midi. C'était agréable, j'y ai pris beaucoup de plaisir et j'ai apprécié l'excellente atmosphère qui régnait dans ces modestes locaux.

A l'époque, les deux adjoints étaient des « solides » :

Max Pradervand et René Stauffer. Pradervand était alors fermier de Pierre Hatt. Ce dernier avait restauré avec beaucoup de goût son manoir des Quatre-Vents, qui autrefois s'appelait la Grand'Cour.

Pour un fin observateur – et Ruth Piguet le fut – une mairie est pleine d'enseignement. On y rencontre le maniaque qui gémit parce que la haie de son voisin est mal taillée, le bonhomme fâché parce qu'on a « oublié » de lui communiquer tel ou tel renseignement, le distrait qui ne sait plus s'il a répondu à telle ou telle lettre...

Le mari de Ruth, Roger Piguet, fut secrétaire de mairie, comptable, officier d'Etat-civil, tout cela à côté de son travail d'instituteur. Et à la mairie, il eut fort à faire durant l'installation du réseau d'égout: correspondance avec l'Etat, avec les communes voisines, avec les différentes entreprises. Et en même temps, précise Ruth, il fallait préparer les promotions!

Avec Robert Turrettini, nous allons entrer dans les petits secrets de la mairie de Vandœuvre. Et notre ancien maire sait bien de quoi il parle! Ses souvenirs remontent loin:

– Les maires de Vandœuvre restent en général vingt ans à leur poste. Jules de Westerweller a été maire de 1915 à 1935. Il était très respecté. C'était un vrai Allemand, avec une pipe recourbée, qui se promenait toujours avec son chien.



*Jules de Westerweller
Maire de 1915 à 1935*



*Jean-Théodore Morin
Maire de 1935 à 1955*

Le successeur de «Julot» fut Jean Morin, qui est aussi resté vingt ans à la mairie, de 1935 à 1955, donc durant la période guerre, où les choses n'étaient pas toujours faciles. Jean Morin vivait de ses rentes et se rendait à la mairie tous les matins à 8 heures, et n'en ressortait que le soir à 6 heures. Robert Turrettini nous explique pourquoi:

– Je vais vous dire ce qu'il faisait à la mairie: il fumait des «stumpfs». Sa femme ne supportait pas l'odeur des cigares; elle l'expédiait dès l'aube pour qu'il aille fumer ailleurs...

DEUX FORMES DANS LA FUMÉE

LORSQUE Robert Turrettini décida de se marier, il se rendit à la mairie pour expliquer son intention au maire et entreprendre les démarches nécessaires pour que le mariage puisse se faire à Vandœuvre. Ici, nous cédon la parole à Robert Turrettini :

– La salle de la mairie était balzacienne. Lorsque je suis entré, je me suis trouvé en face d'un épais rideau de fumée. Je distinguais à peine deux formes très vieilles, horriblement vieilles et chauves: Jean Morin, le maire, et son adjoint Alfred Mounoud.

Mounoud demanda d'une voix éraillée et pas très avenante qui était entré, et ce qu'on lui voulait. Robert Turrettini ayant dit qu'il souhaitait se marier, Jean Morin avança son buste à travers la fumée pour dévisager l'intrus, et s'exclama :

– Ah! vous êtes le fils de mon ami Jean Turrettini. Asseyez-vous donc. Et vous, Mounoud, faites le nécessaire.

Comme maire, Jean Morin n'avait qu'un désir: limiter les dépenses de la commune. S'il était aussi économe – comme le fut aussi son successeur Paul Susz – ce n'était pas sans raison. Robert Turrettini nous l'explique :

– Morin, Susz – et d'autres d'ailleurs – étaient des gens qui, autrefois, pouvaient vivre gentiment sans faste ni folie, de leurs rentes. Tout d'un coup, il leur est tombé dessus l'impôt sur la fortune, l'impôt sur la valeur locative de leur maison. Ce qui a rongé leur revenu. Morin et Susz ont alors eu un réflexe de défense: ils ont limité à l'extrême les dépenses communales, pensant ainsi réduire l'impôt communal. Pour rendre service à tous, mais aussi à eux, parce qu'ils payaient en fait, ces rentiers, le gros des impôts communaux.

La politique menée par ces deux maires a eu deux conséquences. Une positive: des centimes additionnels extrêmement bas. Et une négative: on négligeait totalement l'entretien de la commune, pour dépenser le moins possible.

Lorsque Jean Morin eut accompli ses vingt ans à la mairie, il annonça qu'il se retirait et refusait toute prolongation. Il y eut

un moment d'inquiétude parce qu'on ne trouvait personne pour le remplacer. On a finalement choisi Paul Susz, qui est devenu maire au moment où Robert Turrettini entrait au Conseil municipal. Robert Turrettini trace pour nous un portrait de Paul Susz :

– Paul Susz était conseiller municipal depuis 1935. Il avait été mis à la porte de la Banque de Genève lors de sa faillite en 1932. Il y était sous-directeur. De 1929 à 1955, vivant d'une petite retraite, il s'est occupé exclusivement de son jardin. Lorsqu'on lui a demandé d'être maire, il a dit : « Je veux bien m'occuper de la commune, puisqu'il n'y a personne d'autre pour le faire. Mais je ne ferai rien, je maintiendrai les choses en l'état. J'ai près de 80 ans, je n'ai plus la force d'entreprendre. Je resterai quatre ans à la mairie pour boucher un trou, ne m'en demandez pas davantage ».

Quatre fois par an, Paul Susz convoquait le Conseil. Il arrivait avec un petit carnet sur lequel il avait noté tout ce qu'il avait à dire aux conseillers. Il ne fallait surtout pas l'interrompre. Si un conseiller avait l'audace de dire :

– Monsieur le maire, est-ce qu'on ne pourrait pas faire telle réparation, acheter tel outil ?

Paul Susz s'exclamait :

– Vous dites ça !

Et il se fâchait tout rouge, menaçant de rendre son tablier. Il ne supportait pas la plus minuscule proposition. Et sa colère effrayait les conseillers, qui restaient muets jusqu'à la fin de la séance.

UNE ARMOIRE PLEINE D'ENVELOPPES

SA période de quatre ans achevée, Paul Susz se retira et Robert Turrettini fut élu à sa place. Un nouveau maire a légitimement le droit de prendre connaissance des dossiers. Voici comment la chose s'est passée :

– J'avais 36 ou 37 ans lorsque j'ai repris la mairie. J'ai demandé au secrétaire, Roger Piguet, où se trouvaient les dossiers. Il m'a montré une énorme armoire en me disant : « Ils

sont là-dedans, et c'est M. Susz qui a la clé ». Je suis donc allé chez Susz pour lui demander la clé. Il me l'a confiée avec une certaine réticence, en me recommandant bien de ne pas la perdre.

Robert Turrettini, tenant solidement la précieuse clé, revint à la mairie et ouvrit la vénérable armoire. Qui ne contenait pas de dossiers, mais des enveloppes, des centaines d'enveloppes. Le nouveau maire passa tout un week-end avec Roger Piguet, à ouvrir ces enveloppes et à en lire le contenu. Il faut reconnaître que Paul Susz avait fort bien classé lettres, factures, notes et brouillons dans ces enveloppes, mais son système de classement était compliqué, et il n'était pas facile de s'y retrouver.

Roger Piguet était avant tout instituteur – et un bon instituteur – et il n'avait pas une vue très moderne sur le classement dans un bureau. Robert Turrettini lui inculqua les premières notions et acheta un meuble-classeur pour la mairie, ce qui parut révolutionnaire. Il donne un exemple des premiers écueils rencontrés avec la modernisation de la mairie :

– Pour une réparation au chemin Vert, au début de notre classement, on ne savait pas s'il fallait chercher le dossier sous « Chemin », sous « Vert » ou sous « Réparation ». Mais peu à peu nous avons pu transformer d'une manière plus rationnelle l'in vraisemblable classement du père Susz.

Après avoir été maire durant douze ans, Robert Turrettini a arrêté quatre ans, parce que son étude en ville l'accaparait trop. Son successeur fut Louis Vaucher, qui avait été 27 ans adjoint. Il était donc temps qu'il accède enfin au pouvoir suprême.

Mais il a rapidement réalisé que c'était trop lourd pour lui. Directeur du service juridique de la SBS, il allait atteindre ses 65 ans, et la charge de maire lui pesait lourdement. En plus, il avouait que ce travail l'ennuyait. Il demanda à Robert Turrettini de reprendre le harnais. Le secrétariat de mairie insistait aussi :

– Vous n'allez pas laisser tomber tout ce que vous avez entrepris. Il y a des immeubles en construction, des égouts à terminer...

Robert Turrettini a donc repris sa charge de maire. Pour huit ans. Faites le total: 28 ans de Conseil, dont 20 de mairie. Mais nouveau petit drame lorsqu'il annonça qu'il ne se représentera plus: on ne trouvait personne pour le remplacer.

Finalement l'adjoint, André Mottu, de dix ans l'aîné de Robert Turrettini, accepta pour une législature, afin de dépanner la commune. Puis il passa le flambeau à Edmé Regenass, qui venait de prendre sa retraite. En conclusion, Robert Turrettini nous dit:

– Ce qui est un peu triste, c'est qu'on ne trouve plus – et on ne trouvera plus – pour exercer les fonctions de maire, des hommes encore dans la vie active. On ne pourra plus élire que des retraités. On demande aujourd'hui tellement de choses aux administrations municipales, comme paperasses et comme travail de bureau, qu'un homme occupé par sa profession ne peut plus diriger tout cela. A moins d'avoir un directeur administratif sous ses ordres.

Robert Turrettini donne un exemple:

– J'ai repris la mairie en 1959 avec un budget de 90'000 francs. Je l'ai quittée en 1983 avec un budget de plus de 2 millions et Edmé Regenass gère aujourd'hui un budget proche de 6 millions. Vous mesurez l'évolution en un quart de siècle!



*Séance
du Conseil
municipal du
28 octobre 1986*

Lorsque Robert Turrettini est devenu maire, les principales dépenses étaient la paie des cantonniers et le mazout pour chauffer l'école. Sa présence à la mairie était limitée : le mardi en fin d'après-midi de 5 à 8 heures, et c'est tout. Avec de temps en temps la réunion d'une commission qu'il faisait coïncider avec ce mardi.

Lorsqu'il a repris la mairie après les quatre ans d'arrêt, c'est à dire vers 1975, il a fallu augmenter le temps de présence en ajoutant le vendredi matin de 8 à 11 heures. Et quatre ans plus tard André Mottu, qui était à la retraite, a augmenté le côté administratif et s'est montré très présent. On le trouvait à toute heure à la mairie.

NON AU RECENSEMENT DES PORCS !

LA mairie a pris au cours des dernières années une forte importance. Robert Turrettini examine ce phénomène :

– Je ne vais pas jusqu'à dire que mes successeurs se complaisent dans l'administration, mais ils sont obligés de passer par là. Ils attachent aussi plus d'importance aux questions administratives que je ne le faisais. Tenez ! On m'avait chargé, depuis Berne, de faire le recensement des porcs. J'ai refusé d'une manière absolue et définitive, en leur disant : « Ce n'est pas mon rôle, faites-le vous-mêmes ».

Les méthodes ont changé. L'essentiel du travail se fait aujourd'hui à la mairie, en collaboration avec le maire, les conseillers municipaux, les commissions et le secrétariat. Robert Turrettini se souvient que, du temps qu'il était maire, les affaires étaient liquidées d'une manière moins « démocratique » :

– Je liquidais beaucoup de choses directement depuis mon bureau, en ville, et la secrétaire de mon étude tapait les lettres que je lui dictais, concernant Vandœuvres. Je passais tous les jours à la poste pour prendre le courrier de la mairie, afin de pouvoir régler les affaires à mesure. Je réglais toutes les brouilles sans passer par le Conseil municipal. J'empoignais le téléphone, j'appelais Peyrot, Schmidt ou Fontanet, les conseillers d'Etat, et l'histoire était liquidée. On m'a reproché d'être un peu dictateur, parce que j'étais trop expéditif. On hochait la

tête : « Oh ! vous auriez dû nous dire, nous tenir au courant... ». C'était vrai. Mais je ne supportais plus les parlotes, les minuscules affaires qu'il fallait répéter six fois à des commissions successives. Alors je me suis dit que je n'avais plus la résistance nerveuse pour répéter une fois de plus une affaire que j'allais trancher tout seul, ou que j'avais déjà tranchée !

Nous allons provisoirement quitter Robert Turrettini. Nous le retrouverons tout à l'heure, pataugeant dans les fouilles des égouts. Mais nous restons à la mairie en compagnie de Ruth Piguet, qui a quelques souvenirs précis sur son ancien maire :

– Robert Turrettini a été un maire remarquable. Il nous parlait aussi, comme à des amis, de sa famille, de ses enfants. Mon mari a eu tous ses fils comme élèves, à l'école. Et comme officier d'Etat-civil, il en marié quelques-uns, en leur faisant un petit discours dans lequel il leur rappelait des faits amusants.

Ruth Piguet se souvient aussi d'une scène, qui s'est d'ailleurs maintes fois renouvelée. Robert Turrettini se trouvait à la mairie, au premier étage de la vieille école. Un gamin entrait sans dire bonjour :

– M'sieur, j'aimerais une plaque !

Le maire bondissait, en colère, et disait à l'enfant :

– Mais enfin ! Qu'est-ce que tu as appris ? Lorsqu'on entre quelque part, on dit « Bonjour Madame, bonjour Monsieur » et ensuite seulement on demande ce qu'on désire. Le gamin était gêné, marmonnait un « Bonjour Monsieur » et demandait sa plaque de vélo. Parfois des gens qui n'étaient pas de la commune entraient dans le bureau en disant :

– Je voudrais un renseignement, on m'a envoyé ici...

Robert Turrettini se levait d'un bond, fixait l'arrivant et disait :

– Bonjour Monsieur. Robert Turrettini, maire de Vandœuvres. A qui ai-je l'honneur ?

La leçon était souvent efficace. Mais dans quelques cas, le nouvel arrivant regardait le maire avec de gros yeux interrogatifs, n'ayant rien compris.

LES FICELLES D'OSCAR

AVANT de quitter la mairie pour parler des pompiers, une anecdote encore, puisée dans les souvenirs d'Oscar Zwahlen. Il n'a jamais voulu être porté sur une liste électorale :

– Le maire m'a dit plusieurs fois : je te note sur la liste pour les prochaines élections du Conseil. Je répondais : « Non, j'aime mieux acheter un veau à moitié crevé un soir, plutôt que me rendre au Conseil ».

Lorsqu'on demande à Oscar la raison de son refus, il fournit une explication qui a un petit aspect de conte oriental :

– Le Conseil municipal a une salle magnifique, avec des fauteuils confortables. Mais ce qu'on ne voit pas, c'est qu'au-dessus de chaque fauteuil, il y a un trou au plafond, avec une ficelle attachée derrière la tête de chaque conseiller. Lorsque le maire a fini de parler, il tire toutes les ficelles et toutes les têtes se balancent pour dire oui, oui, oui.

Pour Oscar, les conseillers n'ont pas grand-chose à dire :

– Le maire discute avec l'adjoint et c'est réglé. Tant qu'il y a eu un Roger Piguet, c'est lui qui faisait tout, et très bien, après un petit bout de discussion avec le maire. Ça prenait moins de temps à moins de gens, et le résultat était tout aussi bon.

Au fond, le point de vue d'Oscar Zwahlen n'est pas si éloigné qu'on pourrait le penser de celui de Robert Turrettini ! D'ailleurs Oscar aime bien son ancien maire :

– Je me souviens du temps où Robert Turrettini passait à la ferme, seul ou avec sa famille. Il s'arrêtait, on causait. Il savait aussi bien écouter que parler.

ET VOICI LES POMPIERS !

COMMENÇONS par une jolie histoire, déjà un peu ancienne, qui nous est contée, non sans malice, par Hélène Stauffer. Elle a pour mari René dit Coco, ancien capitaine des pompiers de Vandœuvres.

Le père d'Hélène, Lucien Chouet, fut aussi capitaine des pompiers. Il organisa avec ses hommes une mémorable sortie

en car, avec pour but la Grande-Dixence, ce haut barrage alpin dont la construction n'était pas encore achevée. Il y eut, avant d'atteindre le but, un « arrêt-pipi ». Personne ne s'était aperçu que le car, un vieux Saurer, avait heurté un rocher. Le réservoir était touché et fuyait. C'était d'autant plus difficile à voir qu'il pleuvait et qu'il y avait de longues traces d'eau sur la carrosserie.

En allumant sa cigarette, un pompier mit le feu à l'essence et le camion flamba. On essaya de sauver le pique-nique, les bagages personnels, mais l'incendie fut si rapide qu'il fallut abandonner la plus grande partie des choses. Alfred Mounoud, qui avait enlevé ses chaussures dans le véhicule parce qu'il avait mal aux pieds, ne put récupérer que deux souliers gauches et rentra en boitant...



*Paul Stauffer,
Alfred Mounoud
et Henri Félix
pendant cette mémorable
aventure*

Les pompiers, capitaine en tête, se rendirent un peu piteux au prochain bistrot, heureusement pas trop éloigné. Le père Jaquenoud se mit au piano et, le fendant aidant, on retrouva une certaine euphorie. Entre-temps, un autre car arrivait de Genève pour récupérer le vaillant bataillon, qui rentra à Vandœuvres en n'ayant plus tellement soif.

Le capitaine Chouet savait qui avait mis le feu au camion. Il n'a jamais voulu dire son nom. Il était probable, d'après lui, que l'incendiaire ne s'était même pas aperçu des conséquences de son geste, lorsqu'il a jeté l'allumette après avoir allumé sa cigarette. Lucien Chouet estimait que ce serait une « catastrophe pour ce pompier, de penser qu'il avait mis le feu au car ». Alors autant qu'il demeure dans l'ignorance. Et il l'est resté.

René Stauffer est fort bien placé pour nous parler des pompiers de Vandœuvres. Il a fait partie de ce corps de 1943 à 1976, donc 33 ans, et en fut le capitaine une dizaine d'années. Avant d'aborder ses souvenirs, un petit rappel s'impose. Après Samuel Serre, nommé capitaine en 1869, Julien Favre a pris la relève de 1909 à 1935. Puis ce fut Lucien Chouet dont nous venons de parler, de 1935 à 1942. Ami Margel lui a succédé jusqu'en 1954, remplacé ensuite par Jean Muller. René Stauffer devint capitaine en 1961 et le demeura 10 ans. Le premier char datait de 1823 ou 1825, la première motopompe a été achetée en 1950. On mesure le chemin parcouru !

René Stauffer précise que chaque capitaine a – c'est presque une tradition – « son » grand feu, un gros incendie durant son règne. Celui de Coco fut l'incendie de la ferme Arn. C'est arrivé entre 10 et 11 heures du soir, le samedi 4 novembre 1972, et ça a flambé durant toute la nuit. Les pompiers ont tenté de sauver tout ce qu'ils pouvaient, et ils durent se limiter à empêcher le feu de s'étendre. Hélène Stauffer précise :

– Je me souviens que j'avais téléphoné à mon beau-frère, il était le seul dans la famille à posséder une caméra, à l'époque. Parce que cet incendie était un véritable spectacle. C'est terrible de dire ça, mais c'était dantesque, avec le ciel tout illuminé de flammes...

Résumons l'événement: Frédéric Arn va jeter comme chaque soir un coup d'œil à son bétail, à l'écurie. Il est un peu

plus de 10 h. Une odeur âcre le prend à la gorge et bientôt il aperçoit des flammes. En toute hâte, il détache les 22 vaches de la première étable et les chasse dehors. Son domestique se rend dans la seconde étable et constate qu'elle est déjà en feu. Il détache une première vache, qui tombe asphyxiée. Elle empêche toutes les autres de sortir. Seize bêtes – dont 5 portantes – meurent ainsi. Trois cents poules et poulets subissent le même sort.



*La ferme Arn
au lendemain
de l'incendie*

Vers 4 h. 30 du matin, tout un pan du toit s'effondre. Les pompiers – tous ceux de la région sont accourus en renfort – parviennent à sauver la maison d'habitation, où logent le couple Arn et ses quatre enfants, ainsi que deux domestiques. Un petit logis abritant un jeune couple est détruit par le feu.

CASSE-CROUTE ET FÊTE DER MÈRES

MAIS il n'y a pas que les incendies. Les pompiers s'occupent du feu – et de la fête – du 1^{er} Août, organisent un bal chaque année, pour renflouer leur caisse et s'équiper. Maintenant, c'est mieux organisé, mais il y a une

vingtaine d'années, toutes les prestations des pompiers étaient gratuites: garde de salles, participation active aux fêtes et manifestations.

Au début, la commune offrait aux pompiers, chez le boulanger Christin, un casse-croûte qui consista longtemps en ramequins et vin blanc. Puis le casse-croûte prit de l'ampleur et se transforma en véritable repas. Et comme il y avait deux restaurants au village, il fallait aller une fois dans l'un, une fois dans l'autre, pour ne pas créer de jalousies. René Stauffer commente philosophiquement cette évolution :

– Petit à petit, nous nous sommes habitués à manger chaud, et bien installés. Cette manière de banqueter ensemble est agréable. Elle permet de discuter, de régler de petits problèmes, de cultiver l'amitié. Le maire avait toujours un petit mot de remerciement, surtout avant les élections, parce que les pompiers de Vandœuvres, ça représente quand même vingt-cinq électeurs... Et en plus, nous sommes des gens actifs dans la commune.

Les pompiers se sont heurtés naguère à une vive opposition féminine. Dont on peut dire qu'elle était pour le moins justifiée. Ces Messieurs avaient décidé de faire leur exercice le dimanche. On ne sait pas trop pourquoi, c'était une vieille habitude solidement ancrée. En plus, le grand exercice annuel avait lieu le dimanche... de la Fête des Mères. Alors les femmes ont fortement rouspété. Mais ce n'est pas facile de lutter contre une habitude, et il fallut combattre longtemps pour trouver et faire admettre une solution acceptable.

Hélène Stauffer pousse un profond soupir :

– Cette bringue avait déjà commencé avec mes parents. Mon père, qui travaillait à la poste de Vandœuvres, participait à l'exercice du dimanche et ma mère lui disait: « La semaine, on ne te voit déjà pas beaucoup, et puis encore ce dimanche d'exercice ! Ça ne va vraiment plus. »

Mais la pauvre mère n'a rien pu changer. Et le problème s'est reposé à sa fille Hélène :

– C'est vrai, ça a continué avec mon mari. Il y avait l'exercice le dimanche matin. Après, il y avait le repas, auquel nous n'étions pas invitées, évidemment. Nos hommes rentraient au

milieu de l'après-midi, assez « surmenés ». Ils faisaient une bonne sieste et il ne restait rien du dimanche. Ces messieurs les pompiers étaient bien trop fatigués pour aller faire une promenade avec leur famille...

Finalement, vers 1950, les exercices du dimanche ont été supprimés. Ils se faisaient un soir de semaine, avec parfois un exercice de nuit.



*La compagnie
des pompiers
à Beaune,
Côte-d'or*

Les femmes avaient cru qu'elles avaient gagné la partie. En réalité, ce qu'elles avaient pu conquérir d'un côté, elles allaient le perdre de l'autre, avec les courses annuelles.

Les courses des pompiers, c'est aussi une tradition solide. Ces malins sauveteurs avaient commencé par partir durant une journée. De l'aube à, disons, un crépuscule avancé. Puis la course a duré deux jours. Et enfin, montrant une certaine audace, ils sont partis pour presque une semaine. Les femmes ont recommencé à rouspéter, Hélène nous le confirme :

– Nous n'étions jamais invitées à ces sorties d'hommes. C'était vraiment « leur » affaire, et ils n'avaient pas du tout envie qu'on mette notre nez dedans. Sauf en 1992 où, par on ne sait quel miracle, nous avons pu participer.

René Stauffer évoque un souvenir plus ancien :

– Pendant la guerre, du temps du capitaine Muller, il n'était pas question de faire de grands voyages. Mais en 1940, nous avons cloué des bancs sur un char à pont, attelé de deux chevaux, et départ pour Verbois. Nous avons visité l'usine, nous sommes descendus dans les turbines. Une jolie sortie avec des moyens simples.

Le fête annuelle et le bal des pompiers constituent aussi une tradition solide. Maria Jaquenoud s'en souvient :

– C'était un vrai bal, animé et sympathique, qui avait lieu dans la salle communale que l'on vient de démolir. Tout le village y venait. Maintenant, ça se fait toujours, mais il me semble que les nouveaux habitants de la commune ne participent pas beaucoup.

Le mari de Maria allait un ou deux jours avant la fête pour préparer les bancs et les tables. Maria emmenait ses enfants pour contempler leur père à l'œuvre :

– Ça les intéressait, de voir ce travail. Mais moi, j'observais et je me disais que ce sont toujours les mêmes qui se dévouent, et qui font tout le boulot.

Le soir de la fête, il y avait généralement un repas, un spectacle et une tombola avec panier garni. Maria Jaquenoud ajoute :

– René Stauffer doit se souvenir de tout ça, il avait le même âge que mon mari.

Sitôt qu'il a été question des pompiers, Primo Erbeia a sorti une grande vieille photo d'un tiroir. Sur ce document de 1923, une pompe à bras garnie de pompiers portant fièrement leurs casques dorés.

LA BONNE MÉMOIRE DE PRIMO

La bonne mémoire, Primo, et désigne chacun par son nom, sur l'image de 1923. Nous allons transcrire ces noms, car ils vont certainement éveiller beaucoup de souvenirs chez la plupart d'entre vous.

Donc, parmi les vaillants pompiers de 1923, François Fluckiger, jardinier chez Gampert, Jules Bonzon, jardinier à Pressy chez Alice, soeur de William Favre, puis Jean Léguillon, jardinier de la propriété devenue Ortiz-Patino, en face de la mairie. Ensuite on découvre Paul Milleret, maraîcher à Crête, et Ernest Bianchi.

On arrive à Paul Courtay, qui habitait le chemin du Paradis. Il était paysan et buvait beaucoup. Un jour, il va voir son médecin qui lui dit :

- Il vous faut arrêter de boire !
- Si je dois arrêter de boire mon verre de blanc, j’aime mieux mourir..
- C’est ce qu’il a fait, ajoute philosophiquement Primo.

Nous continuons notre recensement des pompiers : Eugène Mounoud, frère d’Alfred, puis Marcel Gavin, frère de l’adjoint de Cologny. On en arrive à Julien Favre, qui fut capitaine et organisa la « garde locale » au commencement de la dernière guerre. Près de lui Lucien Chouet, père d’Hélène Stauffer, puis Daniel Jaquenoud, beau-père de Maria avec qui nous avons bavardé tout à l’heure.

On rencontre ensuite Edouard Rolland, jardinier chez Moricand, au château de Chougny, puis Elie Pradervand qui organisa un ramassage sérieux des ordures dans la commune vers 1960. A côté de lui John Duret, membre du Conseil de paroisse, Marcel Gardy, agriculteur à Crête et Eugène Durussel qui plus tard remplaça Jules Bonzon comme jardinier chez Alice Favre. Eugène a un fils artiste qui joue dans les pièces villageoises.

On rencontre maintenant Marcel Marnet, fils d’un fermier des Maurice. Il n’a pas voulu succéder à son père et il est entré à la SIP (Société des Instruments de physique). Marcel était à l’école avec Primo. Puis c’est Robert Gavin, frère de Marcel ; ils possédaient ensemble une ferme à Crête. A côté de Robert, Paul Palluat qui avait conservé son fort accent vaudois. Il habitait Pressy et s’était marié sur le tard. Il eut un fils qui devint un bon pianiste. Primo raconte :

- Ce fils se maria, les beaux-parents imposèrent une condition à ce mariage : le jeune homme devait cesser de faire de la musique. Il a obtempéré et fait carrière dans les assurances, sauf erreur.

C'est un vrai plaisir, d'écouter Primo Erbeia, lorsqu'il promène son doigt sur la vieille photographie, faisant revivre tous les visages. On pourrait croire qu'on l'accompagne en visite chez une quantité de gens.



*La compagnie
des pompiers
en 1923*

LES COURSES AU GAZOGÈNE

JUSTE après la guerre, avant la fin du rationnement du pétrole et de ses dérivés, on utilisait encore sur de nombreux véhicules, le « gazogène ». C'était un appareil lourd et disgracieux, ressemblant à un gros calorifère, qui extrayait par combustion lente le gaz contenu dans le bois, et ce gaz était utilisé comme carburant. On roulait à très faible allure et il fallait à tout instant recharger l'appareil avec des morceaux de bois bien sec, et non moins souvent décrasser les tuyaux amenant le gaz de bois au moteur.

René Stauffer se souvient fort bien de ces installations :

– Avant qu'il soit capitaine des pompiers, Jean Muller, possédait un tracteur mû par le gaz de bois. Il l'attelait à un char à pont pour transporter ses amis. C'est ainsi qu'un certain jour,

il vint nous chercher à la gare de Comavin, alors que nous rentrions d'une course qui nous avait conduits à Gruyères, Bulle et Châtel-Saint-Denis.

Mais la police s'est mêlée de ces gazogènes, car il y eut de nombreux pépins. Par exemple à Coligny, au chemin Byron, un char tiré par un tracteur à gazogène avait été mis à disposition des écoliers pour le ramassage du vieux papier. Un gosse est tombé du char et s'est tué.

Et puis, il y eut la célèbre course de vitesse entre les pompiers de Jussy et ceux de Vandœuvres. Les deux équipes rentraient de leur course annuelle, le même jour et la même heure, à Cornavin. Chaque équipe était composée d'une vingtaine d'hommes, qui prirent place sur leurs chars respectifs. Et ce fut une inénarrable course de vitesse sur le pont du Mont-Blanc. En route, alors que Vandœuvres était sur le point de perdre, Jean Muller débrancha subrepticement le gazogène et injecta du vrai pétrole dans le moteur. Qui s'emballa et procura la victoire, d'une bonne longueur, aux pompiers de Vandœuvres.

Nous n'allons pas quitter les pompiers sans demander à Oscar Zwahlen pourquoi, lui, il n'a jamais fait partie de cette équipe :

– Ils ont mis mon charretier, comme pompier, mais moi, jamais...

– Expliquez-nous la raison profonde de cette exclusion !

– Je vais vous dire. Un jour, j'étais à la mairie pour les médailles des chiens. Il y avait là le maire Robert Turrettini, René Stauffer qui était capitaine, et mon copain Max Prader-vand, qui était le lieutenant. Robert Turrettini me demande devant tout ce monde : « Comment se fait Oscar va toujours aux courses des pompiers, et j'apprends qu'il n'est pas pompier ? »

Il y eut un petit silence un peu gêné. Personne n'avait envie de fournir une réponse ou une explication. Alors Oscar a pris sa bonne voix des grands jours et a dit au maire :

– Eh bien, je vais vous expliquer : tous ces welches ont bien trop peur qu'un Suisse-allemand devienne un jour capitaine. Parce qu'alors, il faudrait marcher droit...



*La compagnie
des pompiers
en 1976*

MILO ET LES ORDURES

EMILE Emile Pradervand a repris en février 1961 le service de la voirie. Son prédécesseur Gilly était décédé et le père d'Emile, Elie, avait accepté provisoirement d'éliminer les déchets de Vandœuvres en attendant qu'on trouve quelqu'un.

Avec un tracteur et des chars, Elie, pour rendre service à la mairie, avait donc transporté deux fois par semaine les ordures de Vandœuvres. Pas bien loin: la commune avait «loué un trou» – ce sont les termes exacts – sur le territoire de Choulex. C'est là qu'Elie allait déverser le contenu de ses chars.

On savait que c'était provisoire. L'usine de traitement des ordures de Villette était en construction. Son achèvement et sa mise en fonction étaient promis pour l'automne 1961. Mais on savait aussi que la commune de Vandœuvres devait participer aux frais, sa part étant fixée à environ 40'000 francs, somme importante au moment où il fallait encore se préoccuper des égouts et des routes.

Mais en attendant, Elie continuait à conduire ses chars à Choulex. Jean Brocher, inspiré par cette scène qu'il jugeait biblique, créa un peu laborieusement un poème où il est question de...

*Ne sachant pas où déverser nos tas d'ordures
Le maire demanda à Elie, ce bon prophète
De les vider dans un endroit profond et sûr;
Volant sur son char de feu et le cœur en fête
Elie découvrit à Choulex un trou immense...*

... dont il ne profita pas longtemps, puisqu'en février 1961 déjà, Elie quittait son char et en confiait les rênes à son fils Emile. Ce qui tombait bien parce que Milo venait de quitter un peu orageusement son patron, Hulliger.

Hulliger était un curieux personnage qu'il faut évoquer ici. Suisse né à Danzig, il devint là-bas un important marchand de bétail. Il dut fuir l'Allemagne au début de la guerre 39-45 « les poches retournées à l'envers » comme le dit Milo. Il s'établit chez son frère, à Vandœuvres, qui tenait la boulangerie avant Christin. Puis, avec un certain sens des affaires, il redevint un important marchand de bétail et s'installa à Aire, dans l'ancienne campagne Masset. Où il y avait eu, juste avant lui, un jardin zoologique.

A propos de ce zoo qui fit, à l'époque, beaucoup parler de lui, rappelons que le 2 février 1941, l'Office des Poursuites vendait aux enchères les pauvres restes de l'établissement : pigeons, faisans, tourterelles, 3 ânes, 4 chèvres, 2 rats-laveurs, 1 yack, 2 moutons des steppes avec leur petit, 2 daims, 1 ocelot, 2 lamas, 5 paons, 1 éléphant et 366 chaises. Sans oublier la vaisselle et des verres.

Milo habitait la maison du jardinier, aujourd'hui transformée en restaurant chinois. Après un peu plus de quatre ans, il se brouilla avec Hulliger, dont il n'appréciait guère les méthodes de travail.

Et voilà Milo de retour à Vandœuvres. Il aide son père. Et en février 1961 il reprend la voirie sous la responsabilité d'Elie. L'année suivante, Elie lui dit :

— Tu te débrouilles très bien, je te remets tout ça. Moi, j'en ai assez...

Au début, Milo ne transportait que les ordures de Vandœuvres, toujours avec deux levées par semaine. Les quantités ramassées étaient relativement régulières : 1'100 kilos le lundi, 800 le vendredi. Donc 1900 kilos par semaine. On passa du lundi au mardi pour la première tournée. Milo tenait des comptes précis. Il nous donne des chiffres concernant l'année 1968 :

– Il y avait 1376 habitants. Chaque habitant déversait en moyenne 198,6 kg de déchets par an. Cela coûtait par habitant et par an 9,95 fr., qui étaient payés par la commune. Le poids total des ordures était de 273 tonnes pour une année, dont le traitement coûtait 56,25 fr. la tonne, à l'usine de Villette. Soit au total un peu plus de 15'000 francs.

De 1962 à 1968, ne levant que les ordures de Vandœuvres, Milo disposait d'assez de temps pour transporter le compost produit par l'usine de Villette. Il le livrait dans tout le canton et même jusqu'à Mont-sur-Rolle et Marcelin sur Morges, à l'école d'agriculture.

LE COMPOST ET SES ALGUES

ON avait fondé beaucoup d'espoir sur le compost. D'une part, il constituait un réemploi des ordures, d'autre part on voyait en lui un engrais assez riche et capable de restituer des matières intéressantes à un sol surexploité.

Mais en pratique, on faisait des constatations moins optimistes. Emile Pradervand nous cite un exemple :

– J'avais livré une grande quantité de compost aux frères Jaquenoud, maraîchers à Lully, au fond de la plaine de l'Aire. Au début tout allait bien. Mais très vite, il y a eu des plaintes : on trouvait des débris de verre dans les racines des céleris et dans certaines carottes aussi. C'était ennuyeux et dangereux. Le système de compostage par broyage, après un tri élémentaire, était remis en question. Il aurait fallu, dès le ramassage, éliminer le verre. Mais c'était impossible, pratiquement. On arrive à la limite à éliminer les grosses bouteilles non brisées, mais les débris de vitres, les petits flacons de pharmacie échappent au contrôle. Vitres et flacons sont donc broyés avec les autres déchets, et les « miettes » de verre, contenues dans le

compost, se retrouvent dans les racines des plantes, en particulier du céleri dont on connaît la structure tourmentée.

Une solution boiteuse et provisoire fut prise par quelques maraîchers – dont les frères Jaquenoud – qui fut de n'utiliser le compost de Villette que pour les légumes « aériens », c'est à dire ceux dont on consomme la partie qui croît hors de terre : poireaux, choux, côtes de bettes etc.

Milo continue à livrer le compost de Villette chez Max Dupraz à la Capite, et des tonnes à la Grande-Donzelle, au-dessus de la gare de La Plaine. Là, les résultats sont positifs :

– Le compost empêchait l'érosion, qui était importante dans cette région. Il se plaquait au sol comme une sorte d'éponge, et il n'y avait plus besoin de passer des heures à remonter la terre au moyen d'un trax.

Et vinrent le plastique et le nylon. Une révolution, une forte amélioration du confort, une simplification de l'existence quotidienne. Certes, mais avec ses revers aussi. Milo s'en souvient bien :

– Le plastique est devenu abondant et d'un usage courant entre 1963 et 1968. En cinq ans, il a tout envahi... même les poubelles, le contenant et le contenu. Et puis, nous avons eu de gros problèmes avec les bas nylon. Ils n'étaient pas déchiquetés par les broyeuses, juste effilochés. On les retrouvait, comme des algues, dans le compost.

Ces « algues » synthétiques s'accrochaient aux charrues et aux herses, aux râteaux et aux semoirs, à presque tous les outils et machines-outils. Les maraîchers furieux passaient un temps fou à les enlever. Ce fut le dernier coup porté au compost à base d'ordures ménagères, dont la fabrication fut finalement abandonnée.

Milo, au cours de ces mêmes années 1960-1970 constata encore une autre évolution : l'augmentation rapide du volume des déchets :

– Autrefois, les gens n'avaient pas le chauffage au mazout, ni l'électricité pour cuire. Ils ne jetaient ni papier, ni bois, ni d'autres matières combustibles : tout passait dans le fourneau. Nous avions alors un faible volume d'ordures, mais ces ordures avaient un poids élevé, une forte densité, car elles contenaient du mâchefer, de la ferraille irrécupérable, de la vaisselle brisée.

PARFUMS DE DÉCOLONISATION

DEPUIS 1965 environ, un problème nouveau, imprévu et insolite a surgi, lié à la décolonisation en Afrique. A première vue, on peut se demander comment cet événement politique certes important, mais lointain, a pu avoir des répercussions sur la voirie de Vandœuvre. Milo va nous l'expliquer :

– Il y avait sur le territoire communal de belles maisons, dans d'anciennes propriétés vastes et bien fermées, qui étaient inoccupées. Les propriétaires les ont louées à des gens fortunés d'Afrique. Ces gens étaient souvent les nouveaux chefs d'Etat ou magistrats supérieurs des pays récemment libérés.

– Cela ne nous explique pas encore l'impact sur la voirie !

– Ça va venir. Ces gens ont probablement été perturbés par notre société de consommation, débordés par la surabondance de choses à manger dont nos magasins regorgent. Ils ont acheté une quantité inimaginable de denrées périssables, qui se sont vite avariées et qu'ils ont dû jeter. J'étais dégoûté – et pourtant j'ai l'habitude de mon métier – lorsque j'allais lever les containers de ces maisons. Il y avait de la viande pourrie, des quantités pas possibles de pain, des poulets entiers, des gâteaux. Le tout grand gaspillage. Il fallait avoir l'estomac bien accroché pour lever ces ordures, surtout l'été !

Au cours des années euphoriques 1975-1980, le poids des ordures augmente, avec la naissance des préemballés, et leur rapide multiplication. Milo est débordé, car il a étendu ses levées bien au-delà de Vandœuvre. Mais bientôt le volume fléchit un peu, parce qu'on commence à trier, à séparer.

Milo nous l'explique :

– Le verre, le papier, l'aluminium, les piles, les huiles, tout cela est débarrassé séparément. Et en plus, je fais une tournée spéciale pour enlever les tas de gazon, les restes de la taille des haies, les déchets de jardin. Ces restes sont engouffrés par les citoyens dans de grands sacs jaunes vendus par la commune et en tout, ces déchets végétaux représentent aujourd'hui un tonnage important.

A ce sujet, Irène Racine remarque :

– On aurait crié au scandale, il y a trente ans, en voyant jeter ces herbes et ces branches. Elles auraient servi, les herbes, à nourrir les poules et les lapins, et les branches, à entretenir le feu !

Emile Pradervand reprend le fil de ses souvenirs et revient aux années 1960 et 1975, pour lesquelles il fait les mêmes remarques qu'Irène :

– A cette époque, on trouvait peu d'épluchures dans les caisses à balayures, parce que chacun avait ou un porc, ou des lapins ou des poules. Tout ce qui pouvait être transformé en nourriture pour ces bêtes était soigneusement mis de côté. Et les rares personnes qui n'avaient pas du tout de bêtes, conservaient quand même les restes, les lavures, pour les donner à un voisin.

Dans un autre domaine, et un peu plus tard, Milo a remarqué une autre évolution :

– Entre 1965 et 1975, les gens ont brusquement disposé de davantage d'argent et ils ont été pris par la « frénésie du neuf ». Ils jetaient des vieilles choses, souvent encore en bon état et fort jolie, et achetaient du neuf, souvent fort laid. C'était la mode du brillant. On aurait échangé une table ancienne en noyer contre une table neuve recouverte de plastique de couleur vive !

– Vous récupérez ces vieilles choses ?

– Bien sûr. Mais pas tout, je choisissais. Il y avait des vieux meubles, du fer forgé, des chandeliers en laiton ou en bronze, d'anciens pieds de lampe, des moulins à café à manivelle. Les jeunes recevaient ces objets de leurs parents lorsqu'ils se mariaient, et les jetaient en douce à la poubelle – parfois emballés pour que ça ne se voie pas – parce qu'ils préféraient du neuf et du moderne. Je ris en pensant à certains objets méprisés entre 1965 et 1975, qui se vendent aujourd'hui à prix d'or. Même au marché aux puces.

LE MÉDICAMENT ÉGARÉ

MILO Pradervand me fait visiter son étonnant « musée », composé d'objets récupérés au cours de ses tournées. Il y a de très jolies choses, dans cette caverne d'Ali-Baba, et

parfois aussi des objets utiles, des outils, des instruments que l'on peut qualifier d'historiques: anciens rabots, maillets, trappes. La liste complète serait longue...

Milo ajoute:

– Par exemple, je n'ai jamais acheté de chaises. Je récupérais celles que les gens jetaient et je les retapais. Des gens jetaient aussi leurs vélomoteurs simplement parce que la bougie avait cessé de fonctionner. Ou parce qu'ils avaient acheté une auto. Je les récupérais et les remettais en état de marche avant de les donner à mes enfants.

Une fois, Milo a trouvé dans une poubelle une tondeuse à gazon neuve. En examinant l'engin, il s'est aperçu que le propriétaire avait rempli le réservoir avec de l'huile, au lieu d'y mettre de l'essence. Evidemment, le moteur a refusé de tourner et le jardinier-amateur, dégoûté, a jeté la machine. C'était un étranger, qui n'a peut-être pas su lire le mode d'emploi.

La tondeuse a fait le bonheur de Milo. Il l'a entièrement démontée, dégraissée, décrassée, remontée, et aujourd'hui encore elle broute joyeusement sa petite herbe.

Une autre fois, Milo a trouvé un aspirateur:

– Il était presque neuf et n'avait que l'interrupteur cassé. J'en ai acheté un autre pour 75 centimes chez l'électricien. L'aspirateur est reparti en ronronnant, ma femme l'a utilisé longtemps, et maintenant je l'emploie encore pour nettoyer les fourneaux à mazout.

Abordons maintenant le chapitre des grandes distractions. Emile Pradervand a quelques bons souvenirs à ce sujet. Dans une maison du haut du village, une dame avait fait venir un médicament d'Amérique. Un remède cher, et qu'on ne trouve pas en Europe.

Le médicament est déballé, posé sur une table. Le lendemain matin, la femme de ménage arrive, pousse par inadvertance le flacon dans la corbeille à papier. Et vide la corbeille dans la poubelle!

Milo fait sa tournée, vide la poubelle comme il en a déjà vidé des centaines d'autres ce matin-là, et conduit son camion plein à l'usine. Il rentre chez lui, se met à table. Le téléphone sonne.

C'est la dame affolée qui lui signale la perte de son précieux médicament. Elle croit que Milo trie le contenu du camion dans sa cour. Milo précise :

– Non, je conduis le camion directement à l'usine de traitement des ordures ménagères. Mais heureusement je ne l'ai pas encore vidé. Voulez-vous venir avec moi : au lieu de verser le contenu du camion dans le trou, je le verserai sur le sol et nous pourrions chercher. Votre médicament n'est certainement pas loin d'un parapluie rouge...

Milo, en faisant la levée des ordures, avait remarqué un parapluie rouge sur une poubelle proche de la maison où avait disparu le médicament.

La dame arrive avec des bottes et un râteau, Milo la conduit près du camion dont il a versé le contenu par terre. Il repère assez rapidement le parapluie rouge, les recherches se font maintenant sur une surface limitée, proche de ce drapeau.

Trois minutes plus tard, la dame ravie retrouve son flacon. Il y a six mois qu'elle attendait ce médicament...

Il y eut aussi la mésaventure d'un Suédois habitant la campagne Maurice. Il avait jeté par mégarde une enveloppe contenant entre 3'500 et 4'000 francs, argent destiné à payer des factures. Le Suédois eut moins de chance que la dame au médicament, l'enveloppe ne fut pas retrouvée.

AVENTURE D'UN STRADIVARIUS

ENFIN Milo aborde une jolie histoire dont on pourrait faire un conte. Le titre de ce conte : « Les aventures d'un stradivarius endormi sur une poubelle ». Cela se passe un peu avant le château de Pressy, juste avant la descente sur La Capite.

Il y a là une jolie maison dotée d'une orangerie, maintenant transformée. Au premier étage habitait un professeur de violon de grand talent qui enseignait son art à quelques élèves inégalement doués. L'un de ces élèves – nous ne précisons pas s'il faisait partie des doués ou des non-doués – avait été

séduit par une bicyclette pliable à petites roues. Un mini-véhicule très pratique, que l'on pouvait mettre dans le coffre de sa voiture.

L'apprenti violoniste avait découvert le vélo dans la cour du maître et avait sur le champ décidé de l'essayer. Il posa son violon sur une poubelle, jeta son manteau de pluie par dessus. Et il enfourcha l'engin avec lequel il exécuta de bruyants virages presque contrôlés sur le gravier.

A ce moment Milo arriva au volant de son camion de voirie. Il vit bien un vieux manteau sur une poubelle, mais ne devina pas qu'il y avait un violon dessous. Les deux employés embarquent donc le tout sans non plus regarder de plus près. Et voilà le contenu de la poubelle, le manteau et le stradivarius dans le camion.

Le véhicule repart. On entend des hurlements :

– Mon violon, mon violon ! Arrêtez, vous êtes fous !

Heureusement, Milo n'avait pas encore fait fonctionner la presse qui tasse les ordures dans le camion. Sinon le violon aurait déjà été transformé en une raquette de tennis ultra-plate.

On arrête le véhicule, on en ressort le manteau et le violon. Le futur virtuose (à propos, l'est-il devenu ?) s'empare du manteau et du violon et s'enfuit en bégayant d'émotion :

– Vou-vou-vous êtes fous, complè-plè-plètement cinglés...

Emile Pradervand conclut :

– Nous, nous avons bien ri, après cette histoire. Mais je suis sûr que le bonhomme n'aura plus jamais posé son stradivarius sur une poubelle !

Voilà donc les souvenirs de Milo. Qu'on ne vienne pas, après l'avoir écouté, nous dire que les ordures n'ont pas elles aussi un aspect poétique et original !

Marguerite Lapierre est consciente et heureuse des progrès accomplis dans le domaine de la voirie, car autrefois, il y eut de petits problèmes malodorants :

– Nous posions nos déchets sur le petit mur qui séparait nos propriétés. Tout le voisinage venait aussi apporter les siens, et le char passait une fois par semaine pour les ramasser. Vous imaginez l'odeur, lorsqu'il faisait bien chaud, en été !

L'ancienne institutrice ajoute :

– Là en face de chez moi, il y avait une maison, qui a été démolie en même temps que la Balance. La personne qui habitait au rez-de-chaussée me disait :

– Oh la la...

Il n'y avait pas besoin d'en dire davantage, tout le monde avait compris.

COMMENT ON DEVIENT UN SPÉCIALISTE

HUIT jours après avoir pris les rênes du pouvoir, Robert Turrettini constata que Vandœuvres était un véritable cloaque d'égouts en plein air. Vers 1949, le village sentait très mauvais.

– Un peu affolé, je me suis demandé si on avait entrepris quelque chose, pour améliorer cette situation intenable. Je suis allé voir le maire sortant, Paul Susz, qui m'a dit :

– J'ai établi un plan avec M. Knuchel.

– Qui est M. Knuchel ?

– Il est au département des travaux publics. On va établir un réseau d'égout en dix ans.

Robert Turrettini bondit :

– Comment, en dix ans ?

– Mais oui, comme ça, ça ne nous coûtera que 17'000 francs par an. Comme notre budget est de 80'000 francs, ça peut aller.

Rajouter des bouts de tuyaux aux bouts de tuyaux en étalant ce travail sur dix ans ! Robert Turrettini n'en revenait pas. Il empoigna le problème, établit lui-même un plan et décida de commencer immédiatement sa réalisation. Il fit venir un ingénieur et lança un emprunt communal :

– J'ai reçu des lettres et des lettres ! En particulier de l'ancien maire. Et en plus, je devais penser aux routes, qui étaient en mauvais état. Il a finalement bien fallu augmenter les centimes additionnels, de 10 en un coup. Vous imaginez les réactions ! On trouvait ma manière d'agir scandaleuse. Je craignais fort qu'un référendum fut lancé. Heureusement, il n'est pas venu.

Pour obtenir quelques appuis et pour faire mieux digérer sa grande entreprise de salubrité publique, Robert Turrettini est allé rendre visite à quelques anciens de la commune. A qui il disait :

– Ecoutez, on ne peut pas continuer comme ça, le village sent très mauvais. J'ai besoin de votre appui moral pour aller de l'avant.

Finalement les égouts ont été posés, mais l'ancien maire avoue :

– On a fait des sottises, qui m'ont amené à devenir un vrai spécialiste des égouts, connaissant toutes les subtilités des séparatifs, des collecteurs, etc.

Au départ – et c'était bien prévu ainsi – il fut posé un seul gros tuyau qui avalait les eaux de pluie, les autres eaux de surface et les égouts. Dix ans plus tard, lorsque Robert Turrettini quitta pour la première fois la mairie, des gens bien intentionnés lui dirent :

– Votre système est lamentable. Il fallait poser deux conduites, l'une pour les eaux de surface, l'autre pour les évacuations des ménages.

Robert Turrettini leur a rétorqué :

– Vous ne vous rendez pas compte ! Si, il y a dix ans, j'avais proposé deux canalisations, c'est à dire des installations à peu près deux fois plus coûteuses, on m'aurait pendu haut et court sur la place du village.

Malgré ces escarmouches, l'ancien maire garde un souvenir vif et positif de cette grande entreprise :

– J'ai appris une quantité de choses, et fait des expériences intéressantes. Par exemple, l'affaire des « égouts au rabais »...

A QUATRE PATTES DANS LES ÉGOUTS

CETTE affaire mérite qu'on s'y arrête un instant. Robert Turrettini avait lancé des soumissions auprès de divers entrepreneurs. L'un d'eux fit une offre qui paraissait techniquement correcte, mais dont la réalisation ne devait coûter que le tiers du prix demandé par les autres. Ce qui représen-

tait à l'époque une économie de l'ordre de quelques centaines de milliers de francs. Robert Turrettini se renseigna, puis confia le travail à cet entrepreneur meilleur marché, Jean-Paul Martin. Quelques mois plus tard, alors que le travail était déjà bien avancé, un ouvrier de René Stauffer l'un des adjoints de la mairie, buvait un verre à l'ancien café de la Balance. A une table voisine se trouvaient des ouvriers de Martin, qui discutaient entre eux. L'un dit :

– Les égouts que nous posons ces jours seront bientôt bouchés, parce qu'ils sont mal jointoyés...

L'ouvrier de Stauffer rapporta ces propos à son patron, qui informa rapidement le maire. Robert Turrettini prit immédiatement une décision :

– Nous devons aller nous-mêmes vérifier ça !

Le samedi suivant, le maire et son adjoint mirent leurs plus vieux habits, s'armèrent d'une lampe de poche et se dirigèrent vers Crête, où les tranchées des égouts étaient encore ouvertes. Turrettini et Stauffer se mirent à quatre pattes et pénétrèrent dans les tuyaux.

L'expédition se déroula fort bien. Très vite les deux hommes découvrirent les défauts assez évidents des conduites. Robert Turrettini rentra chez lui et téléphona à l'ingénieur, M. Pigeon. Ce dernier se voulut rassurant :

-éa joue, c'est en ordre, c'est valable, vos égouts. Jean-Paul Martin est un très bon entrepreneur.

Turrettini convoqua Pigeon sur place, le poussa dans le tuyau. L'ingénieur eut un soupir et dit :

– Oh ! c'est comme à Bardonnex... On va arranger ça.

Robert Turrettini éclata :

– C'est peut-être comme à Bardonnex, mais moi je m'en fous. Je ne veux pas d'un semblant de réparation : vous allez dire à Martin qu'il change ces tuyaux, un point c'est tout.

C'était un ordre, et il a été exécuté. L'ennui, c'est qu'avec tous ces travaux à refaire, toutes ces fouilles à rouvrir, les récoltes de Max Pradervand étaient sérieusement compromises. Mais le bilan de l'opération, sur le plan politique, fut largement positif. Robert Turrettini nous le confirme avec le sourire :

– Mon expédition dans les égouts m’a valu une certaine popularité. Un maire qui marche à quatre pattes avec de la boue – et quelle boue! – jusque dans les cheveux, gagne des voix. Aux élections suivantes j’ai passé avec une seule voix d’opposition. Tandis qu’en temps ordinaire, il faut compter avec dix ou quinze opposants.

Robert Turrettini rêve en évoquant cette épopée:

– Essayez de songer à nos anciens maires, qui étaient en jaquette et pantalon rayé! S’ils m’avaient vu patauger...

QUELQUES PETITS MÉTIERS

L’ADJECTIF «petit» n’a ici rien de péjoratif. Il signifie simplement que les métiers dont nous allons parler étaient pratiqués par des artisans, et essentiellement pour rendre service aux habitants de la commune.



*E. Bertrand,
ferblanterie,
plomberie
et Zinc*

Certains artisans ont laissé un souvenir précis, comme le cordonnier Dominique Lagrotteria, dont nous reparlerons. D'autres ont été plus vite oubliés. Et il est possible aussi que nous en oublions quelques-uns, dans ces pages. Ceux dont personne ne parle plus et qui pourtant, à un moment donné, ont rendu service à tous.

Le serrurier et ferronnier Daniel Jaquenoud puis son fils Charles sont évoqués par Edmée Lenoir :

– Nous nous arrêtions près de sa forge lorsqu'il ferrait les chevaux. C'était à la fois effrayant et passionnant. Il travaillait souvent dehors, là où il y a maintenant la Caisse Raiffeisen, sous un large avant-toit. Pour activer le feu de sa forge, il utilisait un formidable soufflet.

Pour Irène Racine, la forge a pris une valeur de symbole :

– Avec Jaquenoud, nous avions la forge au milieu du village. C'était vivant et c'était important.

Mais celle qui nous parlera le plus du serrurier-ferronnier, c'est évidemment Maria Jaquenoud, sa veuve :

– Mon mari faisait beaucoup de fer forgé, c'est ce qu'il préférait. Il en faisait pour des clients du village, mais aussi pour des entreprises. Souvent, il travaillait dehors, sur le trottoir. Lorsqu'il tapait ses fers, il y avait souvent tout un cercle d'écoliers autour de lui. Mon mari aimait beaucoup répondre à leurs questions.

– Quel genre de travail lui était demandé par les habitants du village ?

– Un peu de tout. Souvent on venait lui demander de réparer des bricoles : des serrures, des clés, une charnière, un fer de luge.

On évoque aussi le « père Vuagnat », matelassier. Il occupait l'ancien petit café-crèmerie, à côté du Cheval-Blanc. On trouvait aussi chez lui des accessoires de sellerie, précise Edmée Lenoir, et Marguerite Lapierre avoue qu'elle s'arrêtait souvent devant la boutique de Vuagnat pour admirer les objets exposés et humer la bonne odeur de cuir. Un autre sellier était établi ou habitait la commune à la fin de la dernière guerre, Hermann Steiner.

Micou a laissé aussi un souvenir très marqué. Micou, c'est Dominique Lagrotteria, cordonnier. Irène Racine l'a bien connu :

– Il avait un bec de lièvre. Sa femme faisait la tournée des fermes avec un petit char, pour récolter les souliers à réparer.

Ce qu'on me dit aussi, c'est que la femme du cordonnier ne notait rien. Elle rentrait avec tous ses souliers pêle-mêle, et jamais ne se trompait lorsqu'il s'agissait de les rapporter chez les clients. Elle devait avoir une mémoire solide et bien ordonnée.

Son mari était aussi surnommé « Quasimodo ». Edmée Lenoir nous dit pourquoi :

– Il nous faisait très peur lorsque nous étions enfants. Il avait un physique effrayant. De petite taille, très courbé comme un vieux cep. Il avait d'énormes narines. C'était un homme vraiment spécial, mais qui faisait très bien son travail. Il avait une petite échoppe au coin, au bas de la maison Erbeia. Cette échoppe a disparu il y a longtemps déjà.

Marguerite Lapière se souvient aussi de cette échoppe, qu'elle situe juste après l'épicerie des demoiselles Hauck, à peu près à l'entrée actuelle du parking. La rue dans laquelle travaillait Dominique Lagrotteria a laissé une forte impression à l'ancienne institutrice :

– La rue qui va de la Place jusqu'à l'école s'appelait la rue de l'Industrie. Parce qu'on entendait dès le matin très tôt taper à gauche, limer à droite, scier, raboter, tout ce que vous voulez. Et on croisait dans cette rue une quantité de gens qui venaient faire réparer un soulier, une serrure, une roue, une courroie, un râteau.

Marguerite conclut avec un léger regret :

– Autrefois, on réparait beaucoup plus qu'aujourd'hui, on avait un certain attachement pour les choses. Aujourd'hui on jette et on rachète. D'ailleurs, il faut le dire aussi, on ne trouverait plus les gens pour réparer.

Il faudrait évoquer encore le père de Marcel Bianchi, qui avait à Chougny une entreprise de construction, maçonnerie et peinture. Dans la maison Olivet, une blanchisserie-repassage

était tenue par Mlle Decourrioux et sa sœur mariée. Elle fut reprise plus tard par les Duvillard, qui annonçaient fièrement le « séchage en plein air ».

Il n'y avait ni tailleur ni magasin de vêtements, à Vandœuvres. Le village était trop proche de la ville, où chacun se rendait deux ou trois fois par an pour les achats importants. Marguerite Lapierre explique :

– J'ai l'impression qu'autrefois les vêtements se faisaient beaucoup à domicile. Je me souviens qu'étant enfant, la couturière venait à peu près tous les quinze jours à la maison. Elle arrivait de la ville par le tram, restait chez nous toute la journée pour réparer nos vêtements et faire les robes.

Irène Racine se souvient d'une couturière à domicile, en particulier :

– Elle s'appelait madame Pastore et elle passait dans toutes les familles du 1^{er} janvier au 31 décembre. Elle allait chez tous les Pradervand. C'était une couturière extraordinaire qui savait tout faire : réparer un matelas, raccommoder des salopettes, couper et coudre un veston ou une robe. Parfois elle restait plusieurs jours dans la même famille, elle y dormait et mangeait, jusqu'à ce que le travail soit achevé.

Puisque nous en sommes aux vêtements, écoutons encore Irène Racine, qui va nous parler de chemises :

– Un homme passait de porte en porte pour prendre des commandes de chemises. Il venait de la maison Nerfin à Aubonne. Mon père lui commandait ses chemises de travail. L'homme prenait les mesures, montrait les échantillons de tissus. Les chemises étaient livrées quelques semaines plus tard. Mon père les voulait longues, couvrant bien les reins, car il souffrait de rhumatismes.

On en arrive ainsi au colportage, beaucoup plus fréquent jadis qu'aujourd'hui. Certains colporteurs étaient bien reçus : c'était des fidèles, qui revenaient chaque année. On avait confiance en eux, et en leurs produits. Souvenez-vous de Just, par exemple !

Marguerite Lapierre évoque le colportage à Vandœuvres :

– Il n’y avait pas un jour sans au moins un colporteur. La dernière fois que j’ai vu colporter selon «l’ancienne habitude», c’était il y a une dizaine d’années. Deux dames du Val d’Hérens présentaient des produits de chez elles : de la laine et de la toile. De très belles choses, de bonne qualité.

Il y avait aussi les petits artisans qui venaient s’installer un jour ou deux sur la place du village. Par exemple l’aigiseur, qui agitait une clochette pour signaler sa présence. On lui apportait couteaux, ciseaux, sécateurs, tout ce qui avait besoin d’un bon coup de meule.

Et voilà, ce quatrième Cahier de Vandœuvres est ainsi achevé. Le cinquième s’intitulera «Commerces, cafés et artisans». Nous y retrouverons des métiers dont, faute de place, nous n’avons pas parlé ici, et nous découvrirons encore beaucoup de visages connus. Ceux que nous ne devons pas laisser s’estomper derrière les voiles du temps et de l’oubli.

Jean-Claude Mayor

30 octobre 1994

Cahiers de Vandœuvres déjà parus :

N° 1 :

Les Anciens de Vandœuvres se souviennent de...
leur école

N° 2 :

Campagnes, arbres et bêtes, un décor quotidien

N° 3 :

Fêtes, images et musique

Prochain cahier :

Commerces, cafés et artisans

Edité par la Commune de Vandœuvres